

Textes du sentier

Courte biographie des trois auteurs

Au XVIII^e siècle, le siècle des Lumières où la raison triomphait, la sensibilité, l'imagination la rêverie commençaient à s'exprimer dans des textes préromantiques stimulés par le pittoresque de paysages aux multiples variations d'aspect, de texture et de lumière. Les jardins irréguliers, dits « à l'anglaise » à l'image de celui d'Ermenonville, remplaçaient les jardins classiques, « à la française » au tracé bien défini. La *Nouvelle Héloïse* et les *Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau, l'*Oberman* de Senancour étaient publiés quelques décennies avant *Les Filles du feu* de Gérard de Nerval, l'un des plus grands poètes romantiques français. Jeu du destin mais aussi magie des lieux qu'ils ont parcourus, ces trois écrivains vous entraînent, entre Ermenonville et Fontaine-Chaalis, dans un pèlerinage de vie humaine, oubliant un moment les besoins matériels ou les ambitions terrestres.

Jean-Jacques Rousseau (Genève, 1712 – Ermenonville, 1778)

Sur les conseils de son médecin et à l'invitation de René de Girardin, seigneur d'Ermenonville, Jean-Jacques Rousseau, le philosophe de Genève passa les six dernières semaines de sa vie à Ermenonville. Il aimait à botaniser dans le *Désert* et dans la vallée de la Launette, triant son foin devant « sa » cabane. Le 4 juillet 1778, il fut inhumé dans l'île des Peupliers située dans le parc sud d'Ermenonville. En 1794, sur ordre de la Convention, sa dépouille fut transférée au Panthéon.

Étienne Pivert de Senancour (Paris, 1770-Saint-Cloud, 1846)

Dans sa jeunesse, il avait été mis en pension chez le curé de Fontaine-Chaalis qui était gagné au « siècle des Lumières ». Entre 1793 et 1798, il mena une existence errante en Île de France. Il acheta l'un des deux pavillons d'entrée de l'abbaye de Chaalis puis le revendit faute de n'avoir pu l'habituer puis s'installa à Villemétrie, hameau de Senlis. Disciple de Rousseau et influencé par les romantiques allemands, il rédigea *Les Rêveries sur la nature primitive de l'homme* (1799). Son nom reste surtout associé à *Oberman* (1804) dont le héros éponyme atteint d'un « Mal du siècle » sans illusion, caractérise le héros romantique. Augustin Sainte-Beuve, George Sand, Charles Nodier mais aussi Gérard de Nerval, Honoré de Balzac et Marcel Proust louèrent son œuvre.

Gérard de Nerval (Paris, 1808-Paris, 1855).

Il passa sa petite enfance, en pension chez une nourrice, à Loisy près de Ver-sur-Launette. Après la mort de sa mère (1810) et avant son entrée au collège Charlemagne (1822), il vint souvent chez son grand oncle maternel, Antoine Boucher, qui habitait à Mortefontaine. À Paris, il mena une vie de bohème et rédigea romans, nouvelles, récits, traductions et pamphlets, pièces de théâtre et poésies. À la fin de sa vie, il s'en retournait souvent dans le Valois de son enfance. Nombreuses sont les évocations de Chaalis et d'Ermenonville, décors de sa vie recomposée. Il écrivit alors parmi ses principaux chefs-d'œuvre les *Filles du feu*, *Promenades et souvenirs* puis *Aurélia ou le rêve et la vie* (1853-1854.)



P1.

« Je décidai Rousseau à préférer Ermenonville pour sa retraite, et à se confier à monsieur et madame de Gérardin, parce que j'avais toute la certitude possible qu'ils le feraient jouir de toute la liberté et de l'indépendance qu'exigeaient son caractère et sa façon de vivre.[...] Enfin l'étude des plantes faisant presque la seule occupation de Rousseau, j'avais lieu de présumer qu'il se plairait beaucoup à Ermenonville, où des terrains très variés par les inégalités, des sols de diverses qualités, des cultures de plusieurs espèces, beaucoup de bois, des eaux courantes et d'autres dormantes, nourrissent, dans l'espace de deux mille toises autour du château, plus de plantes qu'il ne s'en trouve d'ordinaire dans dix lieues de pays »

Le Bègue de Presles* (25 Août 1778)

« Vers le milieu du pré sous un vaste chêne, j'ai construit moi-même en pierres brutes une petites pyramide sur laquelle j'ai écrit des quelques sentences... consolantes ou instructives pour la classe des hommes qui s'y rassemble. Je me plais surtout à leur en expliquer le sens...elles sont éparses dans mes prés et dans mes bois, comme dans le désert d'Ermenonville, où elles plaisent à ceux mêmes que ces sortes de choses n'intéressent guère. »

J'en ai rassemblées plusieurs sur chaque face de la pyramide, telles celle-ci

Exemples : « Je préfère sans hésiter l'âne qui porte sa charge au lion qui dévorer les hommes.¹ »

Au bord de l'étang, sous les peupliers et les saules pleureurs, j'ai gravé ces vers que la colonne à laquelle j'attache la barque pour nos promenades sur l'eau :

*Du fleuve de nos ans le cours que rien n'arrête
Dissipe lentement notre espoir mensonger ;
Mais l'on voit sans terreur l'avenir qui s'apprête
Et du temps qui s'enfuit le regret est léger,
Si l'emploi de la vie a laissé dans notre âme
Des sentiments heureux, l'aimable souvenir,
Qui du feu du bonheur la ranime et l'enflamme,
Et de plaisirs éteints sait encor la nourrir. »*

À sa chute dans l'étang le principal ruisseau roule en partie sur un quartier de roche penché : on y lit à travers l'eau, sous des trembles mobiles dont l'ombrage toujours agité, vacille sur l'onde qui se précipite :

*De ce flot qui s'enfuit
Tu ne vois plus de trace
Le temps qui toujours fuit
Ainsi pour nous s'efface.*

Et au-dessous, vers la gauche, sur la pierre que l'eau ne couvre point :

*Le perdrons-nous : Julie,
À d'impuissants désirs,
Sachons couler la vie
Dans d'innocents plaisirs.*

Car c'est au pied de cette chute, que, dans les ardeurs de l'été, Julie vient se rafraîchir, entouré de cygnes qui se promènent majestueusement sur cette partie de l'étang. Nous aimons à multiplier auprès de nous tous les animaux que nous pouvons retenir sans les contraindre ou les enfermer. »

Étienne Pivert de Sénancour, *Aldomen ou le Bonheur dans l'obscurité*, 1795. Ed. Presses Françaises 1925, p.52-53.

« Rousseau n'a séjourné que peu de temps à Ermenonville. S'il y a accepté un asile, c'est que depuis longtemps, dans les promenades qu'il faisait en partant de l'Ermitage de Montmorency, il avait reconnu que cette contrée présentait à un herborisateur des familles de plantes remarquables, dues à la variété des terrains.

Nous sommes allés descendre à l'auberge de la Croix-Blanche, où il demeura lui-même quelque temps, à son arrivée. Ensuite, il logea encore de l'autre côté du château, dans une maison occupée aujourd'hui par un épicier. M. René de Girardin lui offrit un pavillon inoccupé, faisant face à un autre pavillon qu'occupait le concierge du château. Ce fut là qu'il mourut. »

Gérard de Nerval, *Les Faux Saulniers*, les Illuminés.



P2.
Rue Souville

« M. René de Girardin offrit à Rousseau un pavillon inoccupé, faisant face à un autre pavillon qu'occupait le concierge du château. Ce fut là qu'il mourut. »

Gérard de Nerval, *Les Filles du Feu*,
« Angélique »

Ou bien : « La cité n'est qu'une association précaire et monstrueuse dès que chacun de ses membres n'en partage pas les droits comme les charges. » Étienne Pivert de Senancour



P.3

Prairie Souville

« Le village d’Ermenonville est bâti en amphithéâtre sur un coteau qui domine une vallée étroite, dont la direction va du midi au nord ; il est borné à l’est par les côtes argileuses d’une plaine fertile en grains et toute plantée d’arbres à fruits. »

Arsenne Thiébaud de Berneaud,
Voyage à Ermenonville contenant des détails sur la vie et la mort de Jean-Jacques Rousseau, le plan du pays et la flore d’Ermenonville.



P.4 Chemin du moulin

**« Le jardin, le bon ton, l’usage
Peut-être anglais ou français,
Mais les eaux, les prés et les bois,
La nature et le paysage
Sont de tous temps de tous pays.
C’est pourquoi dans ce lieu sauvage
Tous les hommes seront amis
Et tous les langages admis. »**

Inscription relevée sur le pilastre près de la fontaine aujourd’hui disparue.
D’après un texte attribué à Stanislas de Girardin.



P.5 La Vigneronne

« Rousseau dit que le spectacle de la nature console de tout. Je cherche parfois à retrouver mes bosquets de Clarens perdus au nord de Paris, dans les brumes. Tout cela est bien changé ! »

Gérard de Nerval, *Sylvie*, XIV, Dernier feuillet. 569.



P6. Carrefour du Bois de Perthe

« Il me semble que sous les ombrages d'une forêt je suis oublié, libre et paisible comme si je n'avais plus d'ennemis ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes comme il les éloigne de mon souvenir, et je m'imagine dans ma bêtise qu'en ne pensant point à eux ils ne penseront point à moi. »

Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, « Septième promenade. »



P.7 Parking du bois de Perthe

« Le bois du Rossignol : il est marécageux et n'est point encore arrangé pour la promenade ; on pourrait, en le desséchant, conserver de petits ruisseaux, tirer parti de la source minérale qui s'y trouve pour la faire sortir d'une fontaine semblable à celle de la Nymphé Égérie. »

« L'œil fatigué des grands effets de la Nature et de la couleur laqueuse des bruyères, des tons dorés des sables et des fleurs de genêt, va se reposer avec un nouveau charme sur ce vert tendre et doux qui est la robe de la Nature ». Les tableaux offriront moins de grands effets, la couleur sera plus monotone: s'ils sont moins pittoresques, ils seront plus aimables et plairont plus généralement » Attribué à Stanislas de Girardin, *Promenade ou itinéraire des jardins d'Ermenonville*.

« Le romanesque séduit les imaginations vives et fleuries ; le romantique suffit seul aux âmes profondes, à la véritable sensibilité. La nature est pleine d'effets romantiques dans les pays simples : une longue culture les détruit dans les terres vieilles, surtout dans les plaines dont l'homme s'assujettit. »

« Quelques fois, on voyait passer, à la hâte, des femmes chargées de bois mort, dont la misère avait séché le cœur, ou des chasseurs, insensibles aux beautés solitaires, qui cherchaient avidement les traces des daims et des faons, car ils se plaisaient à les détruire. Pour moi, je n'y cherchais que des violettes ; mais m'approchant d'un vieux hêtre, au pied duquel je croyais en trouver, je vis écrit sur son écorce : *Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.* (Émile, livre V). Toutes les fois que ce mot profond revient à ma mémoire, un mouvement irrésistible d'admiration et de douleur fait frémir tout mon être au sentiment des misères humaines. Étienne Pivert de Senancour, *Oberman*.

« Te souviens-tu du temps où nous parcourions ces bois, quand tes parents te laissaient venir chez nous, où tu avais d'autres parents ?...Quand nous allions tirer les écrevisses des pierres, sous les ponts de la Nonette et de l'Oise...tu avais soin d'ôter tes bas et tes souliers, et on t'appelait : petit Parisien. »

Gérard de Nerval, *Les Faux-Saulniers* Les Promenades, Pl, t.2 p. 91



P.8
Carrefour du bois de Perthe

Le « Moulin italien » (ou Toscan), une autre fabrique.
« En sortant de bois d'Aulnes, vous trouvez une chaussée en dehors des limites du parc. Partout, l'œil se repose avec délices sur de belles prairies ; elles sont circonscrites entre deux lignes de bois. La jolie rivière dont vous apercevez le cours, ajoute un grand charme à ce pays champêtre. Il faut s'arrêter un instant au second pont de pierre qui se trouve sur la route, pour regarder de ce point, l'effet agréable du tableau du moulin.» Stanislas de Girardin



P9.
Le bénitier de Saint-Hubert
« Il me semble que sous les ombrages d'une forêt je suis oublié, libre et paisible comme si je n'avais plus d'ennemis ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes comme il les éloigne de mon souvenir, et je m'imagine dans ma bêtise qu'en ne pensant point à eux ils ne penseront point à moi. »
Jean-Jacques Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Septième promenade





P10

Allée du Bénéitier de Saint Hubert

« Les arbres, les arbrisseaux, les plantes, sont la parure et le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue et pelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon, des sables ; mais ; vivifiée par la nature et revêtue de sa robe de noce, au milieu du cours des eaux et du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme, dans l'harmonie des trois règnes, un spectacle plein de vie d'intérêt et de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux et son cœur ne se lassent jamais. »

Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Septième promenade.



P11. Carrefour des Bons Amis

« Il (Rousseau) distinguait les plantes par leur forme et jamais par leurs propriétés ; il lui semblait que c'était les dégrader en ne les considérant que sous le rapport d'utilité dont elles peuvent être aux Hommes.»

Madame de Staël



P12. Carrefour de la Croix Marchand

À propos du mot « édifice » : « Il y a une industrie que l'on ne saurait pousser trop loin : tirer la pierre du fond des cavernes, amonceler les moellons sur de vastes espaces, niveler les buttes, défricher les bois autant que possible, abattre les arbres fruitiers parce qu'ils donnent trop d'ombrage, et tout soumettre à la charrue. Quant le

sol sera orné ça et là de matériaux stériles, quand les champs nus seront couverts de sables épuisés, ce sera certainement une belle terre. » Senancour, *Second extrait d'un dictionnaire moderne (édition nouvelle faite en 1863)*



P13

Arrivée au Pont des Grandes Vannes

N.A. Doublon avec le texte du Pont des Grandes Vannes
« La vue se découvrait au sortir du bois. Nous étions arrivés au bord des étangs de Châalis. »
 Gérard de Nerval, t. 3, *Sylvie* XI. Retour, pp. 560-561

Ou bien : « Sylvie appela un petit garçon et lui fit seller un âne. « Je suis encore fatiguée d'hier, dit elle, mais la promenade me fera du bien; allons à Châalis. » Gérard de Nerval, *Les Filles du Feu* « Sylvie » X, Le Grand frisé



P14

Le Pont des Grandes Vannes

« La vue se découvrait au sortir du bois. Nous étions arrivés au bord des étangs de Châalis. »

Gérard de Nerval, t. 3, *Sylvie* XI. Retour, Pl, pp. 560-561

« L'abbaye de Chaalis : « Plus agréable que n'importe quelle ville [...] investi en outre par des eaux de toutes sortes,

comme des sources, des rivières, des ruisseaux extrêmement limpides qui coulent avec un doux murmure, adaptés à tous les services possibles de l'abbaye, sans parler de leur utilité commune et, ce qui procure un immense avantage, ce monastère est entouré en outre par dix étangs, et plus, regorgeant de poissons d'un goût exquis comme je n'en ai jamais mangé ailleurs autant que je m'en souviens. » Jean de Montreuil (1534-1418)



P15

Entre les deux étangs, le moulin.

« En 1795, mon père acquit pour sa vie durant, un pavillon de l'ancienne abbaye de Chaalis près d'Ermenonville. Un fossé plein d'eau baignait la façade principale qui donnait sur les bois, et un jardin assez

grand dépendait de ce pavillon. Mon père n’y entra même pas ; il se contenta de voir à travers les fentes d’une porte qu’il s’y trouvait une pièce d’eau. Après s’être assuré cette possession, il vint s’installer dans une auberge à côté¹, pour attendre le moment où le locataire du pavillon le laisserait libre. Celui-ci ne jugeait pas à propos de se retirer. Il y a des gens doués d’un coup d’œil merveilleux pour apprécier l’homme pourvu d’une patience dont ils pourront abuser impunément. Je ne sais quelle urgence aurait été assez puissante pour décider mon père à exercer son droit par la voie légale. Il attendit ainsi des semaines, durant lesquelles il allait rêver, un crayon à la main, au bord des étangs à moitié desséchés du voisinage. Ces eaux croupies lui valurent une fièvre des plus dangereuses qu’il ne surmonta qu’à la longue, dans une mauvaise auberge. Voilà tout l’agrément qu’il recueillit d’une acquisition dont il fut obligé de se dégager avec grande perte, parce que sa ruine se consommait rapidement et parce qu’il avait affaire à un homme qui sut profiter de son peu de résistance dans les questions d’argent. » Eulalie de Senancour (vers 1850). La Revue Bleue, 1906.

« Châalis, dis-je Est-ce que cela existe encore ? Mais mon enfant on a vendu le château, l’abbaye, les ruines, tout ! Seulement, ce n’est pas à des personnes qui voudraient les détruire... Ce sont des gens de Paris qui ont acheté le domaine, et qui veulent faire des réparations. La dame a déclaré qu’elle dépenserait quatre cent mille francs. »
Les Faux-Saulniers, Les Promenades.



P16 Panneau parking Chaalis

« Que fera donc l’homme de goût qui veut se faire une promenade à la porte de sa maison ? Il rassemblera l’eau, la verdure, l’ombre fraîche...il ne donnera rien à la symétrie.» Jean-Jacques Rousseau. *La Nouvelle Héloïse*.

« Nul site dans toute la contrée n’inspire un intérêt si durable que ce vallon ignoré au sein de la forêt. Sa prairie inclinée s’y creuse avec une grâce indéfinissable : élevant ses bords irréguliers dans la profondeur des ombrages, elle y dessine des asiles de paix et d’obscurité, que protègent les cimes des hêtres et des pins balancés sur le front des collines. Les bois plus ou moins avancés, descendent par intervalles jusque dans la prairie qu’une eau bien tranquille et bien pure traverse

en s’égarant dans la solitude ; même, on les voit ça et là, oubliant leur silencieuse vétusté,

¹ En 1795, existe à Chaalis, à proximité du pavillon, une auberge tenue par le citoyen Sarron, ex-organiste de l’abbaye, devenu en 1789, procureur de la commune de Fontaine puis syndic administrateur du Directoire du District de Senlis.

descendre jusqu'au ruisseau pour redire, dans leurs troncs caverneux, le murmure de son eau plaintive. Dès qu'un souffle insensible traverse le vallon, le peuplier s'agite et frémit sur sa tige élancée ; le Narcisse et le Liseron inclinent leur tête, se croyant frappé de l'effort des autans, et l'on voit frissonner cette onde qui n'a pas connu de plus grands orages. »
Senancour, *Rêveries*.

Gérard de Nerval : « **Les étangs, creusés à si grands frais, étalent en vain leur eau morte que le cygne dédaigne. Il n'est plus, le temps où les chasses de Condé passaient avec leurs amazones fières, où les cors se répondaient de loin, multipliés par les échos !...** »

Les Filles du Feu Sylvie XIV. Dernier Feuillet. Pl, t.3, p. 567.

.